

morales et métaphysiques. Nous verrons si ce qu'on a dit est vrai : que les vérités de l'arithmétique deviendraient douteuses si les hommes avaient inventé les nombres. Proudhon qu'a été un libraire, c'est peut-être le salut de la nation.

Le procès de Besançon, en 1842, à propos de l'Aberration avec propriétés, saisi sans le parquet, ont été les décrets de Proudhon avec la justice. Il le raconte en ces termes :

« Je l'ai échappé belle, il faut que j'en convienne : la cour était furibonde; l'Académie (de Besançon) ne s'est pas encore remise de sa colère, et j'ai pu voir par les mémoires du clergé qu'on ne l'offense pas impunément dans ses prétentions. Le délit d'offense envers la religion qu'on me reprochait était absurde; le public le disait, le ministère public le sentait, le président me l'a avoué après coup; et cependant, sans la prudence de mon avocat, qui m'a empêché de lire ce que j'avais écrit, j'aurais peut-être perdu mes derniers appuis dans le jury, composé en partie d'hommes religieux, mais incapables de distinguer la religion de la superstition.

L'auditoire était comble, toute la ville en émoi, toutes les catégories offensées dans l'attente d'une vengeance. On espérait me voir humilié par une rétractation et par une peine sévère. J'ai crucifié en pleine audience dans ce monde que je n'avais jamais fait, mon discours, loin de ressembler à une excuse, a été une perpétuelle instance. Le Franc-Comtois, si vous avez eu connaissance des trois ou quatre numéros que sa bienveillance m'a consacrés, vous en aura instruit. Pendant que je faisais part au jury d'une lettre que j'avais écrite à M. Duchâtel, la réponse arrivait par le télégraphe, c'était celle de M. de Sévigné, qui avait écrit à M. de Sévigné, le jury m'a acquitté à la simple majorité, sur le délit d'attaque à la propriété, et à l'unanimité sur les autres chefs.

Arrivé le 27 février 1848; Proudhon était appelé, par le renouveau de son livre et de ce procès, à y jouer un rôle; il se l'exagérait évidemment, comme lorsqu'il croyait le salut de la France attaché à ce qu'il portait en lui-même; mais cette confiance naïve en sa force chez un si rude joueur ne déplaît pas. Il devait d'ailleurs être vite déshabillé et s'apercevoir que les républicains, même les plus ardens, hésiteraient à le suivre dans sa voie de réformes sociales. Il resta isolé dans un mouvement dont il se figurait devoir être le centre : « Je sens à merveille, écrit-il, combien, dans ces moments critiques, il me faut être plus qu'à tout autre, être modéré. La fameuse formule : La propriété, c'est le vol, a circulé partout à voix basse; les ouvriers s'étonnent et s'impatientent de ne me voir figurer nullement, et les bourgeois tremblent que je ne poursuisse sur le même ton. Vous devez sentir, vous qui me connaissez, que la polémique passionnée est finie pour moi. Je veux assurément, je veux aujourd'hui plus que jamais la réforme économique, mais je n'ai besoin pour cela ni de la Terreur ni de la loi agraire.

C'est ce que mes trois premières brochures ou livraisons, que vous recevez d'ici à quelques jours, vous feront comprendre. J'écris en suite aux ouvriers bisontins pour leur expliquer ma pensée. J'aime à croire que mon nombre d'hommes gens, édifiés sur l'équité des républicains, me sera plus utile que le pueril de leurs suffrages. Ma position est incomparable. Je suis l'homme qui fait le plus peur et, par conséquent, celui dont le langage le plus sévère peut avoir le plus d'effet. Personne autant que moi, aussi bien que moi, ne peut parler avec autant d'autorité aux prolétaires et aux bourgeois, ou gouvernement comme à la masse. Je puis seul me tirer de là et peut-être tirer de là la République. Plus nous avançons, plus je vois que j'ai seul le monopole de mes idées. A moins que malheur ne m'arrive ou que l'injustice ne soit la destinée sociale, je dois arriver haut et loin. Je ne demande cependant, si je suis assez heureux pour servir mon pays, qu'une mission scientifique qui me permette d'étudier à mon aise le peuple français et de poursuivre mes travaux d'économiste. » Au lieu de ce rôle de conciliateur qu'il ambitionnait, il ne rencontra que l'hostilité des conservateurs et les défiances de la Montagne, qui comprit fort peu ses idées.

Signalons le récit d'une entrevue qu'il eut, en septembre 1848, avec le prince Louis-Napoléon. Proudhon se laissa duper, comme bien d'autres, par les feintes protestations de républicanisme et même de socialisme dont le futur empereur, alors simple candidat à la présidence, se montrait si prodigue. « La conversation dit-il, roula sur l'organisation du travail, les finances, la politique extérieure, la constitution. M. Louis Bonaparte parla peu, m'écouta avec bienveillance et parut d'accord avec moi de presque tout. Il n'était nullement la dupe des colonnes répandues contre les socialistes; il blâma sans détour la politique du général Cavaignac, les suspensions des journaux, l'état de siège et cette armée des Alpes qui semblait diriger à l'Italie : « Mon cœur veut et ne veut pas », me dit-il, « à l'égard de ces choses absurdes, les inventions financières de MM. Garnier-Pagès, Gondchaux et Duclercq, qui sous l'inspiration du comité des finances, ne savaient répondre à toutes les demandes qu'on leur

faisait d'organiser le crédit, que par les mots « assignat » et « papier-monnaie ». Je me souviens notamment qu'entre autres discours que j'ai lus à mon illustre collègue, je lui dis que dans le cas où il se porterait candidat à la présidence, il ferait sagement de déclarer qu'il n'entendait en aucune façon se prévaloir du sénatus-consulte de 1804; que si, à une autre époque, sous le régime du gouvernement de Juillet, il avait pu considérer l'avènement de Louis-Philippe au trône comme subrepticement et illégitime, et, conséquemment, revendiquer une couronne à laquelle la volonté de l'empereur lui donnait plus de droits que la vocation de la Chambre de 1830 n'en créait à Louis-Philippe, aujourd'hui que la France s'était librement constituée en République, il n'avait plus d'autre ambition que de donner à tous l'exemple de l'obéissance à la souveraineté du peuple et du respect à la constitution. M. Bonaparte répondit en protestant d'une manière générale contre les colonnes répandues sur son compte, mais sans s'expliquer d'une manière catégorique et formelle. Somme toute, nous eûmes lieu de croire, M. Joly, M. Schmetz et moi, que l'homme qui venait de poser devant nous n'avait plus rien de commun avec le conspirateur de Strasbourg et de Boulogne, et qu'il était possible que, comme la République avait péri autrefois par la main d'un Bonaparte, elle fut fondée un jour par la main d'un autre Bonaparte. M. Louis Bonaparte sortit ensuite. En s'en allant, il dit à M. de Besançon, qui me le rapporta, qu'il était enchanté d'avoir fait ma connaissance, que je valais mieux que ma réputation, et autres propos que le peuple appelle crâment « eau bénite de cour. » J'eusse préféré à ces compliments une bonne profession de foi républicaine. » Sur son carnet, Proudhon avait écrit les six lignes : « 26 septembre, visite à Louis Bonaparte. Cet homme paraît bien intentionné; tête et cœur chevaleresques, plus plein de la gloire de son oncle que d'une forte ambition. L'ouvrage qu'il écrit est médiocre. Je doute que, vu de près et bien connu, il fasse grande fortune. Me méfier, du reste. C'est l'habitude de tout prétendant de rechercher d'abord les honneurs et le parti. On voit que la méfiance de Proudhon répondait plutôt de la qualité de prince et de Bonaparte candidat président que de sa personnalité. » Sur son carnet, Proudhon avait écrit les six lignes : « 26 septembre, visite à Louis Bonaparte. Cet homme paraît bien intentionné; tête et cœur chevaleresques, plus plein de la gloire de son oncle que d'une forte ambition. L'ouvrage qu'il écrit est médiocre. Je doute que, vu de près et bien connu, il fasse grande fortune. Me méfier, du reste. C'est l'habitude de tout prétendant de rechercher d'abord les honneurs et le parti. On voit que la méfiance de Proudhon répondait plutôt de la qualité de prince et de Bonaparte candidat président que de sa personnalité. »

La correspondance de l'année 1849, que Proudhon passa presque tout entière en prison, est pleine des effusions domestiques que lui causa son mariage, réalisé à cette époque. Le publiciste y ouvrit son cœur. Nous avons donné, dans sa biographie, les extraits les plus intéressants de ces lettres, celles qui nous ont mieux fait connaître, Passons à ses impressions sur le coup d'Etat de décembre; elles sont datées de janvier 1852, après le décret aux termes duquel 200 millions étaient enlevés à la famille d'Orléans. Proudhon, que d'après ses doctrines sur la propriété, on aurait pu croire peu sensible à cette spoliation, en fut au contraire frappé de stupeur; il considéra cet acte comme plus abominable que l'attentat politique lui-même. « Lorsque, dans mes Conférences écrit-il, j'ai dit que Louis Bonaparte était le croquemort de l'autorité, me suis-je donc trompé? Que voulez-vous de mieux que cela? Ah! je voudrais que vous visiez les signaux à l'attention de cette population parisienne qui aime à comparer le régime républicain de 1848 au régime d'ordre de 1852! Je voudrais que vous visiez le morne regard perçant sur tous ces visages! Il y a un resserrement dans la conscience publique qui arrête tout le mouvement industriel, et, malgré la hausse des fonds « par ordre » et tous les mensonges officiels, on ne fait rien; le thermomètre hausse, mais la température descend. Tout le monde se dit : « Nous périrons. Après les Orléans viendront les bourgeois; tout ce qui ne se ralliera pas y passera. » Il faut bien, vous dis-je, que notre race de bandus sache, par une bonne expérience, ce que c'est qu'un pouvoir fort et un régime d'Etat. Louis Blanc est dépassé, les partisans de 1848 sont laissés bien loin en arrière, et l'appel aux passions cupides est si grossier, si direct, que les Jacobins mêmes en reculent de honte. Vous avez voulu gouverner par la « vile multitude », mes bourgeois républicains; apprenez que vous ne pouvez gouverner que par la « vile multitude », et suez-vous, si vous voulez, que démocrate doit se prendre au sens de démopéite, éducation du peuple.

Quant à croire à l'éternité de ce régime, je ne comprends point que vous puissiez commettre cette erreur lâche et naïve. Ce qui vient de la flûte s'en va au tambour, » dit un proverbe, et encore : « Ce que le sabre a fait, le sabre le défera. » La France, par excess d'imbellité républicaine, a vu tomber la République d'un coup; elle se débat sous le poignard de ses assassins, comme une femme tenue à quatre et violée. Je sais tout cela, je le vois de plus près que vous, et j'ajouterai que la vengeance égale la vengeance. Mais quand dites-vous avec une rage impatiente. Quand? cher ami. Quand, à force de cœur et de foi, la masse française aura eu le courage d'être libre, et de se constituer elle-même plus vite que vous ne le pensez peut-être. En ce moment, toute conspiration serait prématurée; mais croyez bien que la pensée

existe et qu'elle fait déjà bouillonner un million de têtes. Eh quoi, ne voyez-vous pas que, pour terrasser l'Eglise, il fallait qu'elle se fût rendue complice, en France comme à Rome, des plus grands attentats? La voilà qui partage les honneurs de la République, et qui, vous prie, tous nos arguments historiques et philosophiques auprès de celui-là? L'orgie est au comble; la bacchanale est menée par le clergé, croix en tête, le saint créer un bureau de la presse étranger auprès des deux Chambres, de modifier les conditions de l'admission dans la diplomatie, et la politique extérieure. Le 18 mai 1877, M. Proudhon protesta de ses gauches contre le message du maréchal de Mac-Mahon, qui venait de recommencer la politique de Gambetta, le 19 juin, il fit partie des 363 qui votèrent l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fortuné. Vivement combattu par l'administration le 14 octobre 1877, il n'en fut pas moins réélu député à Niort, par 7,954 voix, contre le candidat officiel et monarchique, M. Germain. Lorsque la nouvelle Chambre entra en session, il fut nommé à faire partie du fameux comité directeur des gauches (novembre 1877). Il vota pour le gousset d'argent, le renouveau, le cabinet de Rochebouvet parlementaire, contre le cabinet de Rochebouvet ministériel, et appui au ministère républicain Dufaure-Marcère (décembre 1877). A la même époque, le gousset général des Deux-Sèvres choisit M. Proudhon pour son président. Au mois de janvier 1878, il est devenu membre de la commission du budget. Les derniers écrits qu'il a publiés sont : la Révolution, les Prévisions ministérielles, et la France de Bismarck, sa correspondance (1878, in-8°).

PROVINCÈRES, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. de Saint-Dié; pop. aggl., 261 hab. — pop. tot., 935 hab.

PROVINS, ville de France (Saine-et-Maire), ch.-l. d'arrond., à 48 kilom. E. de Metz, sur la Voultz et le Durrein; pop. aggl., 6,211 hab. — pop. tot., 7,593 hab. L'arrond. compte 5 cant., 101 comm., 53,784 hab.

PRUDHOMME (Sully), poète, né à Paris en 1839. Elève du lycée Bonaparte, où il fit de brillantes études, il fut reçu bachelier en sciences et bachelier en lettres, et se présenta à l'École polytechnique. Mais il renonça bientôt à subir ses examens, pour entrer comme employé à l'usine du Creusot. Malgré le goût très-vif qu'il avait toujours eu pour les sciences, il ne se sentit aucun goût pour l'industrie. Il ne tarda point à y renoncer, revint à Paris, suivit les cours de l'École de droit et devint clerc de notaire. La nouvelle carrière dans laquelle il entra lui devint bientôt aussi antipathique que la première. La pratique des affaires n'était point son fait. Doué d'un esprit médiatif, il ne se sentait à l'aise que dans les spéculations fantastiques et de dénuement, plus d'égolisme et d'imoralité que de véritable amour. L'amour, monsieur, est encore une religion, un conditionnement de l'âme, un gage de vertu. L'amour est la base de toute civilisation. Ce fut lui qui lui inspira l'idée de la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche.

PRUDHOMME (Sully), poète, né à Paris en 1839. Elève du lycée Bonaparte, où il fit de brillantes études, il fut reçu bachelier en sciences et bachelier en lettres, et se présenta à l'École polytechnique. Mais il renonça bientôt à subir ses examens, pour entrer comme employé à l'usine du Creusot. Malgré le goût très-vif qu'il avait toujours eu pour les sciences, il ne se sentit aucun goût pour l'industrie. Il ne tarda point à y renoncer, revint à Paris, suivit les cours de l'École de droit et devint clerc de notaire. La nouvelle carrière dans laquelle il entra lui devint bientôt aussi antipathique que la première. La pratique des affaires n'était point son fait. Doué d'un esprit médiatif, il ne se sentait à l'aise que dans les spéculations fantastiques et de dénuement, plus d'égolisme et d'imoralité que de véritable amour. L'amour, monsieur, est encore une religion, un conditionnement de l'âme, un gage de vertu. L'amour est la base de toute civilisation. Ce fut lui qui lui inspira l'idée de la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche.

PRUNELLE, fruit de la Prunelle, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-E. de Corte; 824 hab.

PRYTANAN s. m. (pri-ta-na — rad. prytane). Antiq. gr. Dignité de prytane; temps pendant lequel cette dignité était exercée.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

se montrer prudente et ferme, respectueuse des droits acquis en tous temps qu'accablent les progrès consacrés par l'expérience. Elle députa par 7,959 voix contre deux concurrents monarchistes, M. Froust che et il le constamment avec la majorité républicaine. Ce député de Niort s'est créé un bureau de la presse étranger auprès des deux Chambres, de modifier les conditions d'admission dans la diplomatie, et la politique extérieure. Le 18 mai 1877, M. Proudhon protesta de ses gauches contre le message du maréchal de Mac-Mahon, qui venait de recommencer la politique de Gambetta, le 19 juin, il fit partie des 363 qui votèrent l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fortuné. Vivement combattu par l'administration le 14 octobre 1877, il n'en fut pas moins réélu député à Niort, par 7,954 voix, contre le candidat officiel et monarchique, M. Germain. Lorsque la nouvelle Chambre entra en session, il fut nommé à faire partie du fameux comité directeur des gauches (novembre 1877). Il vota pour le gousset d'argent, le renouveau, le cabinet de Rochebouvet parlementaire, contre le cabinet de Rochebouvet ministériel, et appui au ministère républicain Dufaure-Marcère (décembre 1877). A la même époque, le gousset général des Deux-Sèvres choisit M. Proudhon pour son président. Au mois de janvier 1878, il est devenu membre de la commission du budget. Les derniers écrits qu'il a publiés sont : la Révolution, les Prévisions ministérielles, et la France de Bismarck, sa correspondance (1878, in-8°).

PROVINCÈRES, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. de Saint-Dié; pop. aggl., 261 hab. — pop. tot., 935 hab.

PROVINS, ville de France (Saine-et-Maire), ch.-l. d'arrond., à 48 kilom. E. de Metz, sur la Voultz et le Durrein; pop. aggl., 6,211 hab. — pop. tot., 7,593 hab. L'arrond. compte 5 cant., 101 comm., 53,784 hab.

PRUDHOMME (Sully), poète, né à Paris en 1839. Elève du lycée Bonaparte, où il fit de brillantes études, il fut reçu bachelier en sciences et bachelier en lettres, et se présenta à l'École polytechnique. Mais il renonça bientôt à subir ses examens, pour entrer comme employé à l'usine du Creusot. Malgré le goût très-vif qu'il avait toujours eu pour les sciences, il ne se sentit aucun goût pour l'industrie. Il ne tarda point à y renoncer, revint à Paris, suivit les cours de l'École de droit et devint clerc de notaire. La nouvelle carrière dans laquelle il entra lui devint bientôt aussi antipathique que la première. La pratique des affaires n'était point son fait. Doué d'un esprit médiatif, il ne se sentait à l'aise que dans les spéculations fantastiques et de dénuement, plus d'égolisme et d'imoralité que de véritable amour. L'amour, monsieur, est encore une religion, un conditionnement de l'âme, un gage de vertu. L'amour est la base de toute civilisation. Ce fut lui qui lui inspira l'idée de la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche.

PRUNELLE, fruit de la Prunelle, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-E. de Corte; 824 hab.

PRYTANAN s. m. (pri-ta-na — rad. prytane). Antiq. gr. Dignité de prytane; temps pendant lequel cette dignité était exercée.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

paralyse, qui n'est qu'un torpeur musculaire douloureux des jeunes enfants.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

se montrer prudente et ferme, respectueuse des droits acquis en tous temps qu'accablent les progrès consacrés par l'expérience. Elle députa par 7,959 voix contre deux concurrents monarchistes, M. Froust che et il le constamment avec la majorité républicaine. Ce député de Niort s'est créé un bureau de la presse étranger auprès des deux Chambres, de modifier les conditions d'admission dans la diplomatie, et la politique extérieure. Le 18 mai 1877, M. Proudhon protesta de ses gauches contre le message du maréchal de Mac-Mahon, qui venait de recommencer la politique de Gambetta, le 19 juin, il fit partie des 363 qui votèrent l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fortuné. Vivement combattu par l'administration le 14 octobre 1877, il n'en fut pas moins réélu député à Niort, par 7,954 voix, contre le candidat officiel et monarchique, M. Germain. Lorsque la nouvelle Chambre entra en session, il fut nommé à faire partie du fameux comité directeur des gauches (novembre 1877). Il vota pour le gousset d'argent, le renouveau, le cabinet de Rochebouvet parlementaire, contre le cabinet de Rochebouvet ministériel, et appui au ministère républicain Dufaure-Marcère (décembre 1877). A la même époque, le gousset général des Deux-Sèvres choisit M. Proudhon pour son président. Au mois de janvier 1878, il est devenu membre de la commission du budget. Les derniers écrits qu'il a publiés sont : la Révolution, les Prévisions ministérielles, et la France de Bismarck, sa correspondance (1878, in-8°).

PROVINCÈRES, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. de Saint-Dié; pop. aggl., 261 hab. — pop. tot., 935 hab.

PROVINS, ville de France (Saine-et-Maire), ch.-l. d'arrond., à 48 kilom. E. de Metz, sur la Voultz et le Durrein; pop. aggl., 6,211 hab. — pop. tot., 7,593 hab. L'arrond. compte 5 cant., 101 comm., 53,784 hab.

PRUDHOMME (Sully), poète, né à Paris en 1839. Elève du lycée Bonaparte, où il fit de brillantes études, il fut reçu bachelier en sciences et bachelier en lettres, et se présenta à l'École polytechnique. Mais il renonça bientôt à subir ses examens, pour entrer comme employé à l'usine du Creusot. Malgré le goût très-vif qu'il avait toujours eu pour les sciences, il ne se sentit aucun goût pour l'industrie. Il ne tarda point à y renoncer, revint à Paris, suivit les cours de l'École de droit et devint clerc de notaire. La nouvelle carrière dans laquelle il entra lui devint bientôt aussi antipathique que la première. La pratique des affaires n'était point son fait. Doué d'un esprit médiatif, il ne se sentait à l'aise que dans les spéculations fantastiques et de dénuement, plus d'égolisme et d'imoralité que de véritable amour. L'amour, monsieur, est encore une religion, un conditionnement de l'âme, un gage de vertu. L'amour est la base de toute civilisation. Ce fut lui qui lui inspira l'idée de la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche.

PRUNELLE, fruit de la Prunelle, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-E. de Corte; 824 hab.

PRYTANAN s. m. (pri-ta-na — rad. prytane). Antiq. gr. Dignité de prytane; temps pendant lequel cette dignité était exercée.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

se montrer prudente et ferme, respectueuse des droits acquis en tous temps qu'accablent les progrès consacrés par l'expérience. Elle députa par 7,959 voix contre deux concurrents monarchistes, M. Froust che et il le constamment avec la majorité républicaine. Ce député de Niort s'est créé un bureau de la presse étranger auprès des deux Chambres, de modifier les conditions d'admission dans la diplomatie, et la politique extérieure. Le 18 mai 1877, M. Proudhon protesta de ses gauches contre le message du maréchal de Mac-Mahon, qui venait de recommencer la politique de Gambetta, le 19 juin, il fit partie des 363 qui votèrent l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fortuné. Vivement combattu par l'administration le 14 octobre 1877, il n'en fut pas moins réélu député à Niort, par 7,954 voix, contre le candidat officiel et monarchique, M. Germain. Lorsque la nouvelle Chambre entra en session, il fut nommé à faire partie du fameux comité directeur des gauches (novembre 1877). Il vota pour le gousset d'argent, le renouveau, le cabinet de Rochebouvet parlementaire, contre le cabinet de Rochebouvet ministériel, et appui au ministère républicain Dufaure-Marcère (décembre 1877). A la même époque, le gousset général des Deux-Sèvres choisit M. Proudhon pour son président. Au mois de janvier 1878, il est devenu membre de la commission du budget. Les derniers écrits qu'il a publiés sont : la Révolution, les Prévisions ministérielles, et la France de Bismarck, sa correspondance (1878, in-8°).

PROVINCÈRES, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. de Saint-Dié; pop. aggl., 261 hab. — pop. tot., 935 hab.

PROVINS, ville de France (Saine-et-Maire), ch.-l. d'arrond., à 48 kilom. E. de Metz, sur la Voultz et le Durrein; pop. aggl., 6,211 hab. — pop. tot., 7,593 hab. L'arrond. compte 5 cant., 101 comm., 53,784 hab.

PRUDHOMME (Sully), poète, né à Paris en 1839. Elève du lycée Bonaparte, où il fit de brillantes études, il fut reçu bachelier en sciences et bachelier en lettres, et se présenta à l'École polytechnique. Mais il renonça bientôt à subir ses examens, pour entrer comme employé à l'usine du Creusot. Malgré le goût très-vif qu'il avait toujours eu pour les sciences, il ne se sentit aucun goût pour l'industrie. Il ne tarda point à y renoncer, revint à Paris, suivit les cours de l'École de droit et devint clerc de notaire. La nouvelle carrière dans laquelle il entra lui devint bientôt aussi antipathique que la première. La pratique des affaires n'était point son fait. Doué d'un esprit médiatif, il ne se sentait à l'aise que dans les spéculations fantastiques et de dénuement, plus d'égolisme et d'imoralité que de véritable amour. L'amour, monsieur, est encore une religion, un conditionnement de l'âme, un gage de vertu. L'amour est la base de toute civilisation. Ce fut lui qui lui inspira l'idée de la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche. Ceci témoignait de votre part d'un très-médiocre amour, et ce n'est une raison de plus de vous laisser aller à la débauche.

PRUNELLE, fruit de la Prunelle, bourg de France (Corse), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-E. de Corte; 824 hab.

PRYTANAN s. m. (pri-ta-na — rad. prytane). Antiq. gr. Dignité de prytane; temps pendant lequel cette dignité était exercée.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

PSYCHOPATHIE s. f. (psi-ko-pa-ti-ke — rad. psychopathia). Pathol. Qui se rapporte aux maladies mentales.

paralyse, qui n'est qu'un torpeur musculaire douloureux des jeunes enfants.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

PUAU s. f. (pseu-do-pau — du préf. pseudo, et de ophte). Miner. Substance d'un vert grisâtre, ressemblant à la serpentine.

ouvrage capital; la Vraie question, réponse aux attaques de l'école de Nîmes contre le protestantisme (1860, in-12); le Grand credo du XIXe siècle (1863, in-8°); Galerie des personnalités célèbres qui ont figuré dans l'histoire du protestantisme français (1863-1864, 3 vol. in-8°); la Voie de Jérusalem (1864, in-12); Vie de Calvin (1864, in-12); Jérôme Paturolet et la recherche de la chair libre (1865, in-12); Vie de Jean Cavalier (1868, in-12); le Petit musée des protestants célèbres (1870, in-12); Nouveaux loisirs d'un homme très-occupé (1870, in-12); l'Abbaye de Ségur et ses curieuses sur le protestantisme d'aujourd'hui (1872, in-18); le Manuscrit d'un noyau (1875, in-12); l'Anatomie du papisme (1877, in-12); Paris et Montauban (1877, in-8°), etc.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.

PUR s. f. (pu-bi-o-to-mi — du préf. pseudo, et de quique). Chim. Se dit d'un acide retiré de l'écorce du strychnos pseudo-akim.